

Montréal

Jacob-Isaac Segal

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Segal, J.-I. (2013). Montréal. *Moebius*, (139), 71–72.

Montréal

I
Tu ne me rachèteras pas, Dieu,
je le sais, tu ne le voudras pas, Dieu.
Ainsi je m'enfoncerai dans la souffrance,
étranger à ma propre ville.

Avec ou sans ma poésie
je resterai ici même inconnu.
Tel un crépuscule en de lointaines montagnes,
ma vie maladive se consume.

Dans la solitude, comme déjà mort
j'ai accompli mes premiers pas.
L'isolement le plus amer, je l'ai connu chez moi,
empoisonné par la honte, mon pain quotidien.

Quand nul ne m'observe, je m'incline
toujours plus bas, jusqu'au sol.
Je me délecte du brouhaha général,
du sourire d'une fenêtre.

Les enfants jouent dans les allées
les plus grands sur la place du marché.
Et contre cette place bruyante
s'élève fière dans ma ville la montagne.

Elle repose maintenant dans une blanche froidure
resplendissante dans la lumière crue de la neige.
Comme des cerfs, majestueux avec leurs bois
les arbres s'y alignent rangée après rangée.

En ce lieu, l'hiver a érigé
son trône royal.
Toute la nuit rayonne la croix
qui sait, pour l'éternité?

Sur de grandes distances, elle jette sa lueur
même pâle et blafarde
quand passe l'oiseau des splendeurs nordiques
qui s'amuse sur les hauteurs.

II

Je ne mérite pas cette terre florissante
mais au moins en serai-je digne à ma mort.
À la vue de ma tombe frémira de joie
le lombric ailé à la couleur d'or.

Il y aura un tel apaisement dans le ciel,
quand vous me porterez sur vos épaules
je serai comme un enfant roi
mené à son royaume tant désiré.

Il y a déjà longtemps que j'ai réprimé
la convoitise et la déception.
Et sur mes pieds, comme d'étroits vêtements
reposent mes pauvres accomplissements.

Vous en ai-je dit plus ?
Laissez-moi tôt le matin venir en paix
boire le soleil de mes yeux
et rendre grâce dans le silence recueilli.

Mon message n'a pas franchi le seuil
de plus de deux ou trois portes amicales.
Tant mieux si mon voisin ignore
mon châtiment et les bienfaits de ma solitude.

Souvent il m'apparaît comme un miroir
un moment suspendu dans sa naïveté.
Et tombent de mes épaules
les jolies ailes de papier.

Depuis sa porte, il me lance un amical bonjour
et quitte pour l'atelier de chaussures.
D'une voix douce je lui réponds : bon matin
et je m'égare dans l'immensité.

Tirés de Jacob-Isaac Segal, *Poèmes yiddish*, Montréal, Éditions du
Noroît, 1992, p. 120-122, 124 et 138-140.
Traduits par Pierre Ancil.